

Recherches sociographiques



Ruby WIEBE, *Louis Riel : la fin d'un rêve*

Gilles Martel

Volume 27, numéro 2, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056218ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056218ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martel, G. (1986). Compte rendu de [Ruby WIEBE, *Louis Riel : la fin d'un rêve*]. *Recherches sociographiques*, 27(2), 320–321. <https://doi.org/10.7202/056218ar>

En retraçant soigneusement la croissance de cette localité avant l'insurrection de 1837 et le rôle qu'y a tenu Debartzch, l'auteur a fait plus que servir l'histoire locale. Son portrait de Saint-Charles nous montre un village rempli d'optimisme, de vitalité commerciale et d'aspirations, notamment, qu'un pont sur le Richelieu en ferait un centre de chemin de fer, reliant son arrière-pays avec Montréal et même avec les États-Unis. Meunier insiste en outre sur l'idée que Debartzch a semé les germes de sa propre destruction et de celle de son village, qui ne s'est jamais remis des effets de la bataille. Le pont de chemin de fer est allé ailleurs. Au lieu de revenir à son manoir endommagé, Debartzch s'est installé à Saint-Marc, où il rêvait encore de projets grandioses, tel l'établissement d'une banque locale, pour laquelle il ne trouva pas le crédit suffisant.

La description de la bataille de Saint-Charles suit les sources conventionnelles. La seule surprise qui nous attende est la conjecture que Thomas Storrow Brown ait été un agent du gouvernement, envoyé pour infiltrer les insurgés. Si tel fut le cas, Brown eut à cœur de bien cacher son rôle. Les blessures qu'il reçut des partisans du gouvernement le laissèrent borgne, ce qui n'est pas exactement un traitement d'amis !

Le docteur Meunier a réussi à faire ce qu'il avait entrepris : décrire le milieu social, politique et économique de son village natal. Il le fait sans s'encombrer des méthodologies habituelles. On ne trouvera pas ici de ces analyses quantitatives, graphiques, tableaux statistiques, qui trop souvent font impression sans éclairer quiconque sur le sujet. On trouvera plutôt un observateur à l'œil aiguisé et un chercheur attentif qui offre au simple lecteur comme au spécialiste un portrait valable d'un village prospère sur le Richelieu, rabougri par la rébellion. De pareilles études de centres ruraux d'hostilité amélioreraient notre compréhension de cette époque tragique. Les illustrations et cartes sont bien choisies, mais les légendes sont gâchées çà et là par une mauvaise orthographe (voir les pages 111, 117, 119 et 121).

Elinor KYTE SENIOR

Département d'histoire,
Université Acadia.

Rudy WIEBE, *Louis Riel : la fin d'un rêve*, (traduit de l'anglais par Michelle Robinson), Montréal, Pierre Tisseyre/Cercle du livre de France, 1985, 399p. (Traduction de : *The Scorched-Wood People*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977.)

Le genre littéraire du roman historique s'est conquis une très large audience ces dernières années. Certains n'ont d'historique que la toile de fond devant laquelle l'auteur déroule un récit complètement imaginaire. D'autres, et c'est le cas du présent roman, s'efforcent de reconstituer non seulement un contexte historique mais encore des personnages et des événements bien réels, se contentant de prendre quelques libertés mineures avec la matière historique. Mais alors, dira-t-on peut-être, pourquoi écrire un roman historique plutôt qu'une histoire ? Rudy Wiebe s'est déjà exprimé sur le sujet dans une interview qu'il accordait en 1981 à Claude Rocan : « *[The historians] pride themselves on including only facts. Historical fiction, as I perceive it, has the ability to go beyond this. Without changing history, it can come to grips with the character of historical figures and make them say and do things which will bring out this character as it is understood by the author.* » (*Bulletin du Projet Riel*, 6, octobre 1981, pp. 4-5.) Or le trait dominant de la personnalité de Riel que l'auteur met en évidence est celui d'un utopiste pacifiste. À Gabriel Dumont qui lui lance : « On est pas encore au paradis », Riel réplique, « le visage crispé d'intensité » : « Pourquoi pas ? [...] Pourquoi n'y sommes-nous pas ? Pourquoi ne pas en faire un ici-même, dans le nord-ouest, un paradis où nous aurons la paix entre les peuples, où personne ne tuera [...] » (P. 55.) Une telle vision pacifiste n'est pas sans nous rappeler la théologie de ces irréductibles objecteurs de conscience que sont les

Mennonites dont Rudy Wiebe est issu. Et lorsque l'auteur précise « *To truly understand Riel, you simply have to know the Old Testament well* », il aurait dû ajouter... « l'Ancien Testament lu par un Mennonite ».

Pour bien mettre en évidence ce trait de la personnalité de Riel, l'auteur a eu l'astuce littéraire de lui opposer d'un bout à l'autre la personnalité de Gabriel Dumont : « *Dumont, to me represents the wild and passionate part of the Métis* », dit-il dans l'entrevue citée. Dumont c'est aussi le réaliste terre-à-terre, convaincu que seule la force peut convaincre un ennemi de négocier et que la force la plus convaincante est celle des armes. Entre le héros guerrier et le héros spirituel, Wiebe, quant à lui, a fait son choix : « *I think we can have heroes like Dumont, the ones who would fight on and slaughter people, and go down fighting, which is one kind of hero. That's the kind of heroes I don't particularly appreciate; they seem the poorest kind, almost animal. The truly spiritual hero is the one you want, the one who has a vision of human possibilities that no one can see but himself.* » (Ibid.) Malheureusement, cette « vision » de Riel est passablement submergée par les multiples péripéties d'une vie mouvementée, péripéties que l'auteur aurait pu élaguer pour mieux souligner cette « vision ».

En somme, je serais tenté de reprocher à l'auteur d'avoir suivi de trop près le détail des événements, multipliant et soulignant ainsi les inexactitudes et les erreurs historiques et diluant l'essentiel du message. Même s'il est évident que Wiebe a consulté en abondance les manuscrits mêmes de Riel, ses affirmations historiques ne sont pas toujours fiables.

Je voudrais aussi souligner le travail de la traductrice. Le style de Wiebe avec ses longues phrases aux multiples incises souvent tortueuses offre un défi à toute traduction. Michelle Robinson a respecté ce style et c'est bien du Rudy Wiebe qu'on lit en français.

Gilles MARTEL

Faculté de théologie,
Université de Sherbrooke.

Annick GERMAIN, *Les mouvements de réforme urbaine à Montréal au tournant du siècle. Modes de développement, modes d'urbanisation et transformation de la scène politique*, Montréal, Département de sociologie, Université de Montréal, 1985, 415p. (« Cahiers du CIDAR ».)

Ce livre révèle chez son auteur deux belles qualités, l'humilité et l'audace : l'humilité de reconnaître sans hésitation le caractère approximatif d'un ouvrage reposant essentiellement sur des sources secondaires, l'audace de risquer, en hypothèse, une première synthèse qu'on aura vite fait de remettre en question après s'en être servi comme tremplin. Autant de bonne foi met le lecteur en confiance et l'invite à la liberté.

Surprise et intriguée par le retard de l'urbanisme à Montréal, Annick Germain a d'abord voulu connaître et comprendre le contexte dans lequel ce retard s'est accumulé à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Progressivement, ses observations l'ont forcée à centrer l'analyse de ce contexte sur les mouvements de réforme urbaine qui se sont développés à Montréal à cette époque comme dans plusieurs grandes villes canadiennes et américaines. Quelques personnages clefs sont présentés, mais l'attention du lecteur est constamment orientée vers les grandes forces politiques et économiques qui font l'industrialisation et l'urbanisation, vers les classes sociales, les élites françaises et anglaises, le clientélisme, le bossisme, tout ce qui constitue la base mouvante où naissent, vivent et meurent parfois les mouvements sociaux de réforme ou autres.

Le livre se divise en deux parties de part et d'autre d'un chapitre théorique, où l'auteur définit sa propre perspective d'analyse et d'interprétation. La première partie est à la fois descriptive et